



6, quai d'Orléans

N° 12
Automne 2008

lettre de la Société Historique et Littéraire Polonaise
et de la Bibliothèque Polonaise de Paris



La mort d'un juste

1832 :
Polonais
en Avignon p. 11

Explorateurs
de l'Histoire
(suite) p. 13

La mort d'un juste

Pour honorer la mémoire de Bronisław Geremek, la Société Historique et Littéraire Polonaise a réuni à la Bibliothèque Polonaise de Paris, le 23 juillet, de nombreux amis venus lui rendre un dernier hommage. Nous publions ici quelques témoignages de certains d'entre eux et aussi de ceux qui s'y sont joints par la suite.

C. Pierre Zaleski

L'homme de la Table ronde

Savant entré en politique par devoir, artisan de la transition pacifique du communisme vers la démocratie, l'homme à qui nous rendons hommage, Bronisław Geremek, a joué un rôle allant bien au-delà de la Pologne.

Il compte parmi ces quelques personnalités qui ont changé la face de l'Europe et qui l'ont fait en profitant des changements en cours en Union soviétique, et en cherchant des compromis possibles plutôt que des affrontements sanglants. Pour mesurer son *aura* extraordinaire, il suffit de rappeler qu'il s'en est fallu de très peu pour qu'il soit élu président du Parlement européen. Son rayonnement et ses convictions

européennes le prédestinaient à cette fonction qu'il aurait pleinement méritée. Malheureusement, cet intellectuel visionnaire n'avait pas le soutien des grands partis. Il n'était pas politicien professionnel, il n'avait pas ces zestes de démagogie, de populisme, nécessaires pour réussir en politique. Il était avant tout l'homme des libertés démocratiques.

J'admire toujours son évolution, alors que la vie lui avait imposé un parcours si complexe. Né Juif, sauvé et élevé par une famille très catholique, il devient marxiste à 18 ans. Soumis à une pression formidable du communisme en Pologne, en 1950, je crois qu'il se laisse attirer surtout par une vision idéaliste du communisme : la défense du



pauvre et du faible et l'égalité pour tous, objectifs d'ailleurs proches des idéaux chrétiens. Puis vient l'épreuve du communisme réel – dictature implacable, sans espace de liberté, avec sa classe des privilégiés et, en plus, avec des résultats économiques médiocres. Il se réfugie dans les études de l'histoire médiévale et, notamment, de ceux rejetés par la société. L'année 1968 fait déborder le vase et il quitte le parti communiste, avant de revenir à la politique par devoir moral, aux côtés de *Solidarność*.

A côté de son rôle historique pour l'Europe des libertés, la Société Historique et Littéraire Polonaise lui est tout particulièrement reconnaissante pour l'activité qu'il a déployée en sa faveur. Membre de l'Association de la Bibliothèque Polonaise de Paris, propriétaire de celle-ci, il était surtout l'âme de la Commission scientifique de la SHLP qu'il co-présidait avec Madame Hélène Carrère d'Encausse. Il était toujours plein d'idées, toujours prêt à trouver du temps pour nous aider à résoudre toutes sortes de problèmes pratiques, par exemple pour choisir les invités à notre prochain colloque sur les relations entre la Pologne et la Russie. Deux jours avant sa disparition, il nous a téléphoné de Florence, apprenant que l'ancien chef de la diplomatie russe Igor Ivanov ne pourrait pas venir. Il a suggéré d'inviter à sa place Vladimir Loukine, *ombudsman* et ancien vice-président de la Douma. Et après mon accord, il s'est proposé pour le contacter. Malheureusement, le sort a voulu qu'il soit victime, avant, de cet horrible accident.

La disparition de Bronisław Geremek est une lourde perte pour la Pologne et l'Europe. Elle l'est aussi pour la Société Historique et Littéraire Polonaise.

Tomasz Orłowski*

Fierté d'être Polonais, sans dérive nationaliste

Il est particulièrement difficile de mesurer le manque que provoque la disparition d'une personne qui vous a accompagné durant toute la vie. La brutalité de la disparition du professeur Bronisław Geremek donne ce sentiment. Elle nous a fait tous, pas seulement ceux qui ont eu le privilège de le connaître ou de travailler sous sa direction, quelque part orphelins. Pour ma génération, en effet, pour les gens qui se sont engagés dans les affaires publiques avec *Solidarność*, le Professeur a été toujours ce guide, dont la présence rassurait et indiquait les choix à faire. De l'autre côté, ce qui marqua sa personnalité, c'était la disponibilité totale d'être à l'écoute des gens, de vouloir les comprendre, les aider et rendre l'action politique la plus proche de leurs attentes. Car le Professeur représentait beaucoup plus que les fonctions qu'il exerçait.

Il était d'abord historien, dont la perspicacité et la sensibilité dans la réflexion lui permettaient de situer des grands processus sociaux dans la perspective de la durée. Cette approche favorisait la patience dans la poursuite des objectifs politiques et

le rendait imperturbable devant les obstacles qui pouvaient paralyser son action. On peut difficilement concevoir que, sans une telle force tranquille, il nous aurait été possible de remuer les bases d'un régime qui donnait l'impression d'un monolithe indestructible. Il était aussi patriote, qui nous enseignait comment éprouver la fierté d'être Polonais, sans aucune dérive nationaliste, et comment la mettre au service de l'unité européenne. L'invitation à nous sentir Européens correspondait d'ailleurs à son souci majeur qui ne se limitait pas à la Pologne, celui d'insuffler dans la construction européenne l'esprit civique. Il était, lui-même, un citoyen qui inscrivait tous ses efforts dans les aspirations de la collectivité que représente la communauté nationale, ou européenne, restant toujours indifférent aux bénéfices personnels que certains retirent d'une position privilégiée dans la société. Il était enfin un homme d'Etat, terme qui peut s'appliquer de nos temps à peu de personnes investies dans la politique. Une courte phrase qu'il aimait répéter explique la profondeur de la perspective dans laquelle il situait son action. *C'est le bien public qui doit constituer l'objectif de la politique. Et non pas le pouvoir en lui-même...* Souvent j'ai pensé que, manifestant une telle vision de son engagement, le professeur Geremek s'inscrivait dans la plus

noble tradition de la politique puisant ses sources dans la pensée humaniste, démocratique et libérale. Ainsi, il me faisait songer, peut-être un peu naïvement, à un Settembrini de nos temps, ce « serviteur du progrès » décrit par Thomas Mann dans la *Montagne magique*.

En effet, l'exigence éthique toujours présidait à son action politique qu'il s'agisse de la défense des droits de l'homme et du citoyen dans les dures réalités du communisme oppresseur, de l'obligation de concevoir un monde plus large que nos intérêts particuliers et immédiats, dans l'attachement absolu à la modération et à la sérénité, dans le choix de la voie de la négociation et du compromis comme le meilleur moyen pour résoudre les problèmes politiques et sociaux, sans oublier les intérêts légitimes des opinions minoritaires. Sa démarche intellectuelle et morale, consciente de la complexité du monde et des réactions humaines, le conduisait à ne jamais profiter d'une situation de supériorité pour valoriser son propre succès et humilier ses adversaires. Car tel est le vrai sens de « servir la politique et non pas se servir de la politique ».

Grâce à ces qualités, Bronisław Geremek n'était pas uniquement un homme d'exception et une personnalité extraordinaire à l'échelle polonaise, mais à celle de l'Europe. C'est une constatation qui ne

manque pas pourtant, pour moi, d'amertume. J'ai déjà entendu, après sa mort, des expressions de regrets, que je crois d'ailleurs profondément sincères, qu'il n'ait pas été élu président de la République de Pologne, qu'il n'ait pas été choisi – par un accord au-dessus des clivages politiques – pour être président du Parlement européen, lui, en tant que représentant symbolique de cette Union élargie en 2004. Le message est pourtant simple et il nous appelle à prendre exemple de la façon dont il voyait les choses. Si nous l'avons vraiment voulu, pourquoi nous sommes-nous montrés incapables de le faire ? Pourquoi ne pas avoir su saisir les signes des temps quand ils se présentaient ? Le professeur Geremek était de ceux qui savaient comment encadrer les grands processus sociaux, car ce n'est pas en termes de résultats immédiats qu'il convient de réaliser la politique.

Telle fut sa décision de prendre le volant de sa voiture en août 1980 pour aller rejoindre les grévistes dans les chantiers navals de Gdansk et ainsi lancer un grand processus qui nous a conduits jusqu'à la chute du communisme en Europe, à la fin de la guerre froide et à la réunification européenne. Ironie du sort, c'est au volant de sa voiture qu'il nous a quittés !

* Ambassadeur de Pologne en France

Jean-Bernard Raimond

Une clarté vraiment cartésienne

Un après-midi de ce mois de juillet, le dimanche 13, la nouvelle brutale à la radio. J'ai compris, mais presque sans comprendre, inconscient. Je ne verrai plus, je n'entendrai plus cet esprit libre, généreux, avec une sorte de joie de vivre dans le regard, qui nous apportait tout dans un monde difficile, appuyé sur cette culture d'Europe centrale, de l'Europe tout entière, culture de la liberté. Dans notre langue française, avec cette clarté vraiment cartésienne... J'ai compris que venait de disparaître à jamais cet homme irremplaçable, Bronisław Geremek.



Il expliquait tout, en grand historien, il était *Solidarność*. Et si personne jusqu'à aujourd'hui n'a rendu compte dans sa totalité du monde nouveau dans lequel nous vivons, Bronisław Geremek incarnait cet ébranlement historique, 1989. Dans ces murs de la Biblio-

thèque Polonaise, nous le retrouvons si souvent ; nous étions privilégiés.

C'est pourquoi Pierre Zaleski a voulu réunir, ici, aujourd'hui, tous ceux qui ressentent profondément cet attachement, cette absence.



Bernard Guetta

Sa lumière n'est plus

Je veux nier cette douleur. Je voudrais faire comme je fais toujours avec mes amis perdus, nier qu'ils ne soient plus là, penser à eux comme à des vivants qu'il faut que j'appelle et voie bientôt, demain, sans prolonger d'une seule heure le temps qui nous a si bêtement, honteusement éloignés, et je ne peux pas. Je veux oublier ce coup de fil du journaliste polonais me demandant une réaction à la mort qu'il m'apprenait, mais mon estomac me l'interdit car la douleur est trop forte, car, comment dire ?

Bronek et moi étions si proches, jusque dans nos désaccords, nous nous comprenions si bien, qu'une pudeur nous a toujours interdit d'aborder l'essentiel. Jamais, pas une fois, je ne l'ai interrogé sur le ghetto car on ne met pas de mots sur cela, n'est-ce pas ? Jamais je ne lui ai demandé comment il était

devenu communiste car je croyais le savoir, tout connaître de l'histoire de cette génération qui n'avait pu que devenir communiste après avoir survécu au nazisme. Jamais je n'ai non plus cherché à savoir à quel moment précis il avait commencé de rompre avec ce système qu'il a tant contribué à abattre, car je ne voulais pas sembler demander des comptes. De quel droit ? Pour quelle raison ? Broniek est l'homme avec lequel j'ai le plus parlé dans ma vie, pendant les mois de *Solidarność* et depuis, mais j'avoue qu'il ne m'a pas plus interrogé sur moi que moi sur lui. On ne parle pas de soi, n'est-ce pas ? On parle du monde, de politique, des grands sujets, pas des petits. Et soudain, le flot de dépêches, après le premier coup de fil. Bronisław Geremek est mort. Le conseiller de Wałęsa, l'ancien ministre des Affaires étrangères, l'ardent Européen. On célèbre une grande figure. Mais je ne peux pas le lire, pas l'entendre, car moi je sais que ce week-end que nous nous étions promis, seul à seul, dans sa campagne, n'aura pas lieu. Je n'entendrai pas l'histoire vraie de ce survivant désormais disparu, mon ami tant aimé, tant admiré, qui ne m'aura jamais dit comment il a vécu lui, dans sa chair, dans son âme, le nazisme, le communisme et le rôle si fondamental qu'il eut dans l'écroulement soviétique. Pour avoir été là, pour l'avoir

vu arriver aux chantiers et devenir l'homme essentiel, je sais que les accords de Gdańsk n'auraient peut-être pas été signés sans sa stupéfiante aptitude à réunir les hommes et les contraires, à trouver le dénominateur commun et écarter l'accessoire. Je sais qu'au moment de la Table ronde, c'est largement lui qui a trouvé le chemin par lequel la Pologne a pu sortir sans heurts du communisme, ouvrant la voie à tout le bloc soviétique.

Personne ne fait l'histoire, bien sûr, elle se fait seule, à partir de mille évolutions, mais Bronisław Geremek fut un accoucheur de la Pologne démocratique et de l'unité européenne. Il compte à ce titre parmi les pères de l'Union et si je ne peux pas nier sa mort, ce n'est pas parce qu'elle a fait les manchettes, c'est parce qu'elle interrompt un dialogue à peine entamé, non seulement sur lui-même, mais aussi sur les leçons qu'il tirait de sa vie, sur les déceptions qu'il pouvait, comme moi, ressentir devant l'après-communisme et sur tout ce qu'il avait à faire aujourd'hui pour que le chaos ne l'emporte pas. « Je n'arrive pas à me désintéresser des choses », me disait-il lors de notre dernière conversation. Il était là comme une vigie, comme une mémoire, en alerte sur tous les fronts, et sa lumière n'est plus. Une expérience n'est plus.



Jacques Le Goff

Une vocation à résister au mal

J'ai connu Broniek en 1959 à Varsovie, parce qu'ayant été un des premiers à avoir bénéficié d'une invitation dans le cadre de l'accord conclu par mon patron, le grand historien Fernand Braudel avec les historiens polonais pendant la brève période de détente qui avait marqué le retour de Gomułka, Broniek avait été ce qu'on appelle mon pilote. Huit jours après que nous nous sommes connus, c'était mon ami. Pardonnez-moi de parler de ma vie personnelle, mais elle montre combien Broniek était proche de moi, et a compté au-delà de la façon dont il a compté pour tellement d'hommes et de femmes en Pologne, mais aussi en Europe, et je voudrais dire, sur la Terre. Car je me suis marié avec une Polonaise, et Broniek a été mon intermédiaire entre ma future femme et moi, il a été mon témoin de mariage, le parrain de mon fils.

(...) Il y avait chez Broniek comme une vocation à résister au mal. Broniek a toujours été horrifié par ce qui était mal et en particulier par le phénomène de domination. Déjà dans l'histoire, il prenait ses distances avec les puissants, avec les dominateurs. Il disait que ce qui l'attirait, ce qui l'intéressait c'était les mal-aimés de l'histoire. Et je crois que

cela était la même chose dans la vie sociale, dans la vie politique. D'autre part, il a vécu, je pense, avec plus de force que quiconque la déception de ceux qui ont cru, pas seulement en Pologne, et dans l'Europe du Centre-Est, que le communisme allait justement apporter des améliorations, des progrès à ceux qui avaient été dominés dans le système capitaliste. Il a adhéré avec un très grand espoir, on le sait, au parti communiste, mais je



voudrais insister sur le fait, qu'une des raisons profondes de cette adhésion c'était la croyance dans le communisme comme élément de progrès, comme élément de libération. Il a toujours été aspiré par la volonté, pour lui et pour les autres, d'être libre, et ça a été pour lui une véritable douleur de voir que le communisme réel, le socialisme réel, était tout le contraire de ce qu'il s'annonçait être. (...)

Et je me permets de donner un autre souvenir personnel. En 1968 j'étais à Varsovie chez ma belle-mère et très tôt un matin je reçois un coup de fil de Broniek me disant : « Tu sais, je vais faire un acte qui est pour moi terrible, je vais

rendre ma carte du parti, et la journée va être très dure, est-ce que tu aurais l'amitié de venir la passer avec moi ? » J'ai dit, bien sûr, j'arrive, et il était même dans un tel état qu'il m'a demandé de conduire sa voiture, et comme il voulait en quelque sorte se débarrasser de tout ce qu'il avait souffert sous ce régime communiste nous sommes allés dans le parc de Nieborów. « Là au moins, me dit-il, il n'y a pas de micros. » Je crois que l'appui, la solidarité manifestés aux ouvriers de Gdańsk, puis ensuite son action politique, tout cela vient de cette volonté de résister au mal. Au mal individuel, au mal social. Je sais qu'il a été heureux de voir que son fils Marcin soit devenu un médecin, un chirurgien de réputation, et que c'était combattre le mal dans un autre domaine, sous une autre forme. (...)

Voilà, je me souviens de cet homme exceptionnel de résistance et d'ouverture à la fois. Ce qui aurait pu être une contradiction, se combinait chez lui d'une façon exceptionnelle : ouverture et résistance. Il l'a montré je crois aussi dans son action politique. Il a même écrit, si je ne m'abuse : « L'Europe sera la grande affaire du XXI^e siècle, mais il ne faudra pas seulement se contenter de faire l'Europe, il faudra surtout faire les Européens. » C'était ce qu'il aurait voulu faire, à Bruxelles, mais – il le sait – l'histoire est encore une his-

toire inachevée, et la sienne malheureusement a été tragiquement rompue alors qu'il nous a apporté tellement. Pour moi sa seule apparition était véritablement l'appel à l'acte de foi dans ce que peut faire l'humanité, ce que peut faire l'homme. Le mot est galvaudé, mais je voudrais quand même terminer là-dessus : il y a eu et il faut que vive longtemps, se développe, crée, un humanisme « geremekien » si j'ose dire, qui est des valeurs les plus grandes qu'il m'ait été donné de connaître et de vivre, et heureusement de près.



Jean Offredo

L'engagement d'un intellectuel

Temps de la mort, temps de la mémoire... Je me souviens aujourd'hui de ma première rencontre avec Bronisław Geremek au début de l'année universitaire 1963-64. Jeune étudiant en lettres à la Sorbonne, arpentant la petite rue Champollion, mythique rendez-vous des cinéphiles du Quartier latin... et d'ailleurs, je fus frappé un jour par une plaque à l'entrée d'un petit local vitré : « Centre de civilisation polonaise ».

Mon sang slave me fit pousser la porte et je me trouvais face à un homme jeune, de belle stature, à la barbe

bien taillée, la pipe à la bouche, m'accueillant avec un large sourire et une douce voix, se présentant simplement : « Bronisław Geremek, directeur de ce centre ». Il dirigeait cette jeune institution créée en 1962, suite à de nouveaux accords culturels franco-polonais.

Il était clair pour moi alors que je rencontrais un personnage officiel, membre sans nul doute du Parti ouvrier unifié polonais au pouvoir, dont on ne me disait pas du bien quand j'allais en Pologne... Même si certains espéraient encore tout en doutant aussi – étonnant paradoxe ! – que l'esprit de libéralisation du pays, conséquence du « printemps en octobre » 1956, devienne une réalité tangible et durable.

Bronisław Geremek était-il de ceux-là ? Je pense que son itinéraire, après la fin de sa mission parisienne en 1966, donne la réponse, puisqu'il quitte le parti communiste deux ans plus tard.

En tous les cas j'ai encore en mémoire les rencontres littéraires et cinématographiques qu'il organisait dans le petit amphithéâtre annexe, rue de la Sorbonne, pour faire découvrir la culture polonaise. Comme je garde aussi le souvenir d'une conversation où il me parla de ses travaux d'historien, s'intéressant aux mendiants et à la pauvreté dans le Paris médiéval. J'avoue avoir été étonné et impressionné par cette passion pour notre histoire... et notre langue !

Episode de jeunesse... Je devais revoir Bronisław Geremek, comme journaliste, dans les années 70, par l'intermédiaire de mes amis intellectuels catholiques, mais c'est évidemment, comme mes confrères, à partir de 1980, et de *Solidarność*, que je découvris l'homme dans toute sa dimension. Découverte et rencontre avec un intellectuel engagé au service des ouvriers en lutte pour la dignité de son pays, pour l'unification des deux poumons de l'Europe, pour une vision d'un monde pacifié.

Bronek est – pardon de le dire au présent – l'un de ces esprits qui nous font comprendre qu'on peut être un grand patriote et un citoyen du monde, un être de profonde pensée et déterminé dans l'action, un homme qui unit en lui réflexion identitaire et dimension universelle.

Mon dernier mot en forme de regret : qu'il y ait eu, en 2004, tant de députés à Strasbourg, à gauche comme à droite, pour préférer leurs égo partisans avec leurs combines politiciennes et manquer d'intelligence historique en n'éliçant pas Bronisław Geremek comme président du Parlement européen. Cela aurait pourtant été un honneur... pour eux !

Bronek s'en est allé, oui, mais son esprit reste vivant. Puisse le temps ne jamais l'effacer de nos mémoires.

Spoczywaj w Bogu !

Maria Wodzyńska-Walicka*

Une habileté diplomatique exceptionnelle

C'est dans les années 70 que j'ai rencontré pour la première fois Bronisław Geremek – historien déjà reconnu, homme d'une érudition rare et d'une intelligence étincelante. Ces qualités, combinées avec son sens de l'humour discret, ses intérêts divers et son charme personnel faisaient de lui une personnalité remarquable dans le milieu intellectuel de la Pologne de l'époque.

À la fin des années 70 il s'était engagé dans l'opposition, surtout dans l'Université clandestine, mais c'est à partir de la grande grève de *Solidarność* en 1980 qu'il devint un visage emblématique de l'opposition polonaise.

Et puis – une troisième étape – après les transformations en Pologne, dont il avait été l'un des principaux acteurs – Bronisław Geremek nous a dévoilé ses capacités d'homme d'Etat qui non seulement puise dans sa sagesse et son expérience, déjà évoquées, mais qui dévoile aussi de nouvelles qualités – l'imagination politique, le don de la vision stratégique et une habileté diplomatique exceptionnelle. Ajoutées à ses fonctions à la tête de la commission des Affaires étrangères et, plus tard, de la

diplomatie polonaise, ces qualités faisaient de lui l'un des personnages les plus recherchés dans les rencontres, les conférences et *think tanks* les plus prestigieux du monde. Même à l'écart de la vie politique polonaise récente, sa voix a toujours compté, étant écoutée avec attention aussi bien par ses partisans que par ses adversaires.

Il répétait : *Nous avons créé l'Europe, il nous faut encore*



créer les Européens. Il ne contribuera plus à ce travail, mais il faut se dire que nous avons eu la chance de pouvoir fréquenter quelques personnalités à la hauteur des événements historiques et Bronisław Geremek était de celles-ci, une des plus brillantes et des plus marquantes.

Il a légué à ses collaborateurs et ses étudiants un message, que la politique, politique dans le sens qu'il lui avait attribué, doit rester une des plus nobles activités civiques.

*Ambassadeur de Pologne auprès de l'UNESCO

Bernard Lecomte

Un stratège exceptionnel

C'est à un journaliste que vous avez demandé de parler. Et je parle, en effet, au nom de mes confrères et amis Bernard Guetta, Jean Offredo*, Jean-Marcel Bouguereau et autres Olivier Mazerolle, qui ont connu Bronisław Geremek, comme moi, dès la fin de l'été 1980, après les accords de Gdańsk qui allaient bouleverser la Pologne et l'Europe.

Et combien d'autres ensuite ! Les journalistes français ont vite été séduits par cet homme au cœur de l'événement qui parlait si bien notre langue et qui était une bénédiction pour les interviews.

Mais les journalistes ont mis du temps à comprendre que le professeur Geremek était un exceptionnel stratège, et que nous faisons aussi partie de sa stratégie : combien de messages, d'avertissements, d'appels à l'aide Geremek a-t-il fait passer par le truchement de nos journaux ?

En outre, au cœur d'événements aussi forts, aussi complexes, dans un pays où l'information était rare, Geremek s'informait aussi, avec nous, sur la situation, et nous faisons semblant de ne pas le comprendre.

Enfin, il savait, lorsqu'il s'est retrouvé en prison en décembre 1981, que nous ne le laisserions jamais tomber.

J'ai effectué des dizaines de reportages en Pologne, à l'époque : chacun commençait par un entretien avec lui, assis sur ces deux petits fauteuils verts, au deuxième étage de son appartement de la vieille ville de Varsovie – là même où avait été rédigé, le 20 août 1980, avec Tadeusz Mazowiecki et quelques autres, la lettre de soutien des intellectuels varsoviens aux ouvriers de la Baltique en grève...

Sa langue était parfaite, ses analyses ne l'étaient pas moins. Nous avions surtout, en face de nous, une sorte de « synthèse polonaise ». Car Geremek n'a rien renié :

- ni sa naissance juive,
- ni son enfance catholique,
- ni son engagement communiste,
- ni son combat antitotalitaire,
- ni sa passion pour la France,
- ni son patriotisme polonais,
- ni son appartenance à l'Europe.

Voilà pourquoi il était si précieux pour les journalistes, qui avaient parfois du mal à faire le tri dans les apparentes contradictions polonaises.

Ce qui le distinguait des autres acteurs de l'histoire en train de se faire, alors, c'était son obstination à trouver, en toute situation, des raisons d'espérer. Jamais arrogant, jamais négatif, il était, littéralement, un homme exceptionnel.

Vous m'avez demandé quelques souvenirs personnels. Il m'en vient tant à la mémoire !

En octobre 1981, c'est grâce à lui que Wałęsa était venu à *La Croix*, à Paris, comme il me l'avait promis un an plus tôt. Mais le syndicaliste moustachu promettait tout à tout le monde : c'est à Geremek que j'avais expliqué l'intérêt, pour *Solidarność*, d'un voyage en France.

Au printemps 1989, le 1er mai, à Varsovie, il avait présidé une séance de coaching que j'animais, avec Krzysztof Śliwiński, pour les futurs candidats aux élections « semi-démocratiques » – pour des raisons déontologiques, j'étais en congé ce jour-là, bien sûr !

J'ai même été son chauffeur lors de sa campagne électorale pour les législatives de juin 1989 – cette fois, j'étais bien en reportage : Wałęsa lui avait demandé d'aller battre les estrades à Suwałki, tout près de la frontière lituanienne, là où son père avait été fonctionnaire juste après la guerre : il y sera élu avec 72 % des voix.

Le 15 juin suivant, lorsque le président Mitterrand s'est enfin rendu à Gdańsk, j'ai en-

tendu pour la première fois la foule crier, le long de la rue Długa : « Geremek ! Geremek ! » et j'ai compris que « Geremek » changeait de statut...

Après cette folle période – d'autres que moi ont évoqué le Geremek d'après la chute du Mur – il était resté un ami extraordinairement fidèle. Toujours prêt à prendre un avion pour réaliser un entretien (**) ou pour parler à une salle.

En 2004, par amitié, il avait accepté de venir à Dijon rencontrer 700 jeunes sur le thème de l'Europe, mais il avait eu sa récompense : un dîner dans le cellier cistercien du château de Gilly où il avait mangé pour la première fois de la glace à la moutarde...

En 2006, toujours par amitié, il avait accepté de venir inaugurer les Semaines sociales de France, à la Défense, où il avait été ovationné par les 4.000 présents, tant son intervention était riche, sur le thème « Qu'est-ce qu'une société juste ? »

Laissez-moi conclure sur ce mot qui lui va si bien : « juste ».

Car Bronisław Geremek, en effet, était un juste.

(*) Les témoignages de Bernard Guetta et Jean Offredo sont publiés pp. 5 et 7.

(**) Voir par exemple : *L'Express* (28 juillet 1989) : Portrait d'un « historien saisi par l'Histoire ». *L'Express* (6 avril 1990) : Débat avec Mario Soares : « Notre Europe ». *Commentaire* (novembre 1991) : Entretien sur « l'Europe des nations ». *L'Express* (2 février 1995) : Entretien sur « l'Europe et les cicatrices de Yalta ».



Photo : SHLP

Jan Woroniecki*

L'Histoire n'oubliera jamais son empreinte

Permettez-moi de rendre hommage à un grand Européen et un grand Polonais qui nous a quittés si soudainement. Il est regretté par les Européens et avant tout par les Polonais, les Polonais qui sont de retour en Europe sans jamais l'avoir quittée de leur propre gré. Leur retour a été confirmé et manifesté par l'adhésion à l'OTAN et à l'Union Européenne mais aussi, quelques années avant, à l'OCDE. Le professeur Bronisław Geremek a œuvré pendant plusieurs décennies pour que ce qui avait semblé une utopie il y a encore vingt ou trente années, devienne réalité: une Pologne libre, appartenant à la Communauté européenne et à celle de l'Occident. Tout comme une Europe et un monde dont sont absentes des divisions périlleuses et contraires aux intérêts des citoyens. Le professeur Geremek incarnait ce désir de liberté qui caractérise les Polonais à travers les siècles. Un désir partagé aussi par les Français et la France, pays qu'il aimait tant, et dont la culture et la mentalité lui étaient parfaitement connues. Il n'y avait aucune exagération dans l'article du *Figaro* du 13 juillet: "Francophone et

francophile, cet intellectuel polonais savait contribuer par son action à faire tomber le rideau de fer et à réunifier l'Europe." Car en réalité, *Solidarność* sous Lech Wałęsa, dont Bronisław Geremek et Tadeusz Mazowiecki étaient les conseillers les plus proches, n'a pas lutté uniquement pour la liberté du peuple polonais. Ici, un historien faisait l'histoire et, comme l'a écrit Lech Wałęsa, « L'Histoire n'oubliera jamais son empreinte, ni l'histoire de l'Europe, ni celle de la Pologne ».



Il incarnait ainsi, dans son activité politique en Pologne d'avant et d'après 1989, tout comme dans son parcours européen et international en tant que représentant officiel de notre pays, une profonde conviction, celle qui place le dialogue et la réconciliation au rang des valeurs supérieures. Sans jamais se faire d'illusion, il était de fait un pragmatique sachant qu'on ne gagne que si l'on perçoit son adversaire comme un partenaire et non comme un en-

nemi, même s'il ne le mérite pas. La volonté de dialogue n'est pas un signe de faiblesse, semblait dire le Professeur. Tout au contraire, elle peut renforcer celui qui déclare être prêt à négocier. Il n'y a donc rien d'étrange dans le témoignage du ministre Radosław Sikorski admettant avoir appris la diplomatie auprès du Professeur. Quant à moi, je suis fier, ayant travaillé dans les années 90 au ministère des Affaires étrangères dans ma modeste fonction de directeur du département de l'ONU, puis d'ambassadeur auprès de l'OCDE, d'appartenir à ceux qui ont eu la chance d'apprendre leur métier au contact du Professeur et de collaborer avec lui alors qu'il se trouvait à la tête de la diplomatie polonaise et, auparavant, quand il dirigeait la Commission des Affaires étrangères de la Diète. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises ces dernières années, et j'ai suivi ses exposés lors de divers colloques ou conférences, y compris celle organisée à l'UNESCO il y a quelque mois seulement. Il ne changeait pas. Toujours brillant, ouvert et amical, attentif envers ses anciens collaborateurs, toujours grand humaniste – bref, un personnage hors du commun. La Pologne et l'Europe, sinon le monde entier, ont subi une grande perte, une perte irréparable.

*Ambassadeur de Pologne auprès de l'OCDE à Paris

1832 : Mille deux cents Polonais en Avignon

L'Insurrection polonaise de novembre 1830 déclencha, à partir du début de 1831, une guerre entre la Pologne et la Russie qui vit la défaite des Polonais en septembre de la même année. Après la chute de Varsovie, l'armée se dirigea en bon ordre vers

la frontière prussienne et fut désarmée à Brodnica le 5 octobre. Vingt mille hommes se trouvaient ainsi exilés, qui s'ajoutaient aux quinze mille passés en Autriche le 16 septembre.

La Prusse ne souhaitant pas les accueillir, les exilés la traversèrent avant de se disperser dans différents pays et, pour une partie des soldats, de revenir en Pologne. Cette traversée de l'Allemagne fut étonnante. Vus comme des héros de la Liberté, les Polonais reçurent un accueil triomphal, situation paradoxale pour une armée vaincue.

Pour les cinq mille réfugiés arrivant en France à partir du 13 janvier 1832, l'accueil fut encore plus chaleureux. Tous les témoignages concordent pour décrire la ferveur avec laquelle la population soutenait la cause polo-



Teofil Kwiatkowski. *Palais des Papes d'Avignon*. Aquarelle. Collection SHLP/BPP

naise. A la traditionnelle fraternité entre les deux peuples s'ajoutait le fait que l'Insurrection de novembre avait été déclenchée pour empêcher l'intervention de l'armée russe en France et en Belgique.

Mais le point de vue du gouvernement était tout autre. Installé par la révolution de Juillet 1830, le roi Louis-Philippe voyait d'un très mauvais œil cette agitation. Le mot d'ordre était simple : il fallait parquer les Polonais n'importe où sauf à Paris. Ainsi furent créés des « dépôts » sur le mode militaire : Avignon, Besançon, Bourges, Mont-de-Marsan, Châteauroux, Lunel, Le Puy, Bergerac. Les exilés furent gratifiés d'une modeste solde leur permettant de survivre.

En janvier 1832, vingt-cinq à trente Polonais arrivèrent à

Avignon. Leur nombre s'éleva rapidement jusqu'à atteindre 1.200 à la mi-mars, chiffre considérable si l'on se rappelle que la ville comptait à l'époque 32.000 habitants. Mais des transferts de sous-officiers et de soldats vers

Lunel réduisirent ce chiffre à 600 en avril 1832. Les officiers, largement majoritaires, prirent pension dans des hôtels garnis ou chez des particuliers. Les sous-officiers et soldats s'installèrent à la caserne Saint-Jean.

Rapidement, un comité polonais se créa qui ouvrit une souscription auprès de la population de manière à offrir à ces « Français du nord » une assistance en linge et en effets divers. Il était présidé par un riche négociant libéral, soupçonné par le préfet d'appartenance à une société secrète républicaine.

La présence de ces exilés n'était pas de tout repos. Des bagarres entre ces hommes désœuvrés se déclenchaient dans les auberges. Car, au sein des Polonais ne régnait pas une parfaite entente. En témoigne la mort en

duel du lieutenant-colonel Szegeł en juin 1832. On retrouvait les clivages qui avaient tant nui à l'Insurrection entre les officiers plus âgés, anciens des guerres napoléoniennes, adeptes de l'ordre, et les jeunes attirés par les idées révolutionnaires, qui se lièrent tout naturellement avec les républicains locaux. Ce second groupe était étroitement surveillé par les autorités qui, à plusieurs reprises, effectuèrent des transferts peu appréciés des intéressés vers Bergerac et Mont-de-Marsan. Des journaux plus ou moins clandestins et souvent éphémères furent édités, dont un au titre poétique : *Le barde des bords de la Vistule sur les bords de la Durance et du Rhône*. Au théâtre, des jeunes gens membres du « parti du mouvement » interrompirent la représentation en demandant que l'on joue *la Varsovienne* récemment composée par Casimir Delavigne ainsi que *la Marseillaise*. Des négociations s'engagèrent avec le préfet du Vaucluse lui-même qui, finalement, autorisa que soit joué le seul air polonais, l'autre étant considéré comme trop séditieux.

Une unité temporaire fut retrouvée le 25 février 1832 pour le premier anniversaire de la bataille de Grochów où 36.000 Polonais avaient arrêté 59.000 Russes aux portes de Varsovie. A cette occasion les Polonais célébrèrent dans l'église Notre-Dame-des-Doms, au milieu de laquelle se dressait un catafalque, un service funèbre. L'homélie en polonais produisit une forte émotion chez ces catholiques dont la piété était appréciée par les per-

sonnes bien pensantes de la ville.

Les effectifs du « dépôt » d'Avignon diminuèrent rapidement. En mars 1833 une centaine d'officiers furent transférés à Bergerac. D'autres exilés partirent pour Paris ou d'autres villes européennes. Le « dépôt » fut officiellement supprimé en juillet 1833 et les quelques centaines d'exilés restants répartis entre Aurillac, Tulle et Guéret.



Teofil Kwiatkowski. *Un homme une main dans les poches fumant (Monsieur Suquet)*. Aquarelle, encre, Avignon 1840. Collection SHLP/BPP

Quelles sont les traces laissées par ces vingt mois de présence polonaise en Avignon ? On trouve dans les registres d'état civil six unions entre ces jeunes gens « aimables, gais, parlant un français sans accent » et des Avignonnaises, mais ces unions n'engendrèrent pas de dynasties dans la ville.

Un réfugié anonyme réalisa en 1832 une lithographie légendée en polonais représentant la Place

de l'Horloge. On distingue au premier plan deux officiers polonais en uniforme. Toujours dans le domaine de l'art, le peintre Teofil Kwiatkowski séjourna en Avignon, de l'ouverture du « dépôt » jusqu'à fin 1832, date à laquelle il obtint l'autorisation de partir pour Paris. Il garda une grande affection pour Avignon qu'il peignit à de nombreuses reprises, comme en témoignent les œuvres illustrant cet article. Il y fit d'autres séjours, entre autres en 1840 et 1843.

Bien que cet épisode soit légèrement postérieur à notre récit, il faut noter la présence dans le cimetière Saint-Véran de la tombe de Stefan Garczyński. Ce poète séjournait avec Mickiewicz à Rome lors du déclenchement de l'Insurrection de novembre. Contrairement à Mickiewicz, il put rejoindre les insurgés. Après la défaite, atteint de tuberculose, il rejoignit son ami à Dresde. Celui-ci le convainquit de descendre vers le sud. L'objectif était de rejoindre l'Italie mais l'état de Garczyński l'obligea à s'arrêter en Avignon. Le 20 septembre 1833 il expira rue Joseph Vernet, veillé jusqu'au bout par Mickiewicz. L'épithaphe en latin dû au poète peut s'appliquer à toute la Grande Emigration :

« Soldat pendant la guerre contre le tyran de Russie, il commanda la cavalerie posnanienne; poète, il chanta les grands hommes de Pologne. Quand sa patrie tomba sous la botte du tyran, il s'exila ; il mourut en Avignon en 1833. »

Marc Rozanski

Explorateurs de l'Histoire

Sur les traces des émigrés de 1831

Nous poursuivons la présentation des recherches menées par des boursiers de la SHLP ou de différentes fondations qui coopèrent avec notre Société.

Venus de Pologne, ces savants trouvent dans les collections de la Bibliothèque Polonaise de Paris d'importantes sources d'information, avant tout sur la Grande Emigration. Le premier volet de ce cycle a paru dans le n° 10 (Hiver 2008).

Le général Bystrzonowski, agent triple de la cause polonaise

Le nom du général Ludwik Bystrzonowski est familier aux membres de la SHLP : il est gravé au tableau de pierre des personnalités ayant bien mérité de la Bibliothèque, sur un mur de la cour du 6, Quai d'Orléans. Il a été trésorier (*podskarbi*) de la Société ; son journal et ses descriptions de la Commune de Paris et des bombardements prussiens de fin 1870/début 1871 se trouvent dans les archives de la Bibliothèque Polonaise.

Pour bien connaître ce personnage hors du commun, il faut guetter, dans les salles de la Bibliothèque, un jeune historien, Hubert Chudzio. Bénéficiaire d'une bourse Maria Zdziarska-Zaleska, il a consacré à Bystrzonowski un livre, *Polityk Hotelu Lambert, generał Ludwik Bystrzonowski, 1797-1878*, à paraître bientôt aux éditions de son *alma mater*, l'Académie Pédagogique de Cracovie.

Noble relativement riche de Petite Pologne – sa famille possède des terres dans la région de Jędrzejów qu'il s'occupe à

exploiter – le comte Bystrzonowski voit sa vie basculer avec l'éclatement de l'Insurrection en 1830. L'argent de son père lui permet de former et d'équiper un escadron de



Hubert Chudzio devant l'hôtel Lambert

cavalerie, ce qui lui vaut immédiatement le grade de commandant. Il se distingue lors des batailles de Wielka Wieś et d'Ostrołęka, puis la défaite le contraint à l'exil. Après un passage en Avignon*, il entreprend un grand voyage

autour de la Méditerranée et visite l'Égypte, la Syrie, la Turquie et l'Italie, nouant partout d'utiles contacts. Avec l'appui de l'Hôtel Lambert, il tente, sans succès, de former une légion polonaise en Égypte. A son retour en France, il entre au service du prince Czartoryski. Monarchiste, il fait partie d'un cercle restreint de jeunes qui proclament roi le chef de la mouvance politique surnommée « Hôtel Lambert ».

Bystrzonowski écrit de nombreux articles, publiés surtout dans le journal *Trzeci Maj* (Le 3 mai), et aussi un ouvrage politico-stratégique intitulé *Notice sur le réseau stratégique de Pologne* qui devait servir de base à la préparation d'une nouvelle insurrection militaire. En 1839 il réussit une opération d'exfiltration vers la Belgique de l'ancien commandant suprême de l'Insurrection, le général Jan Skrzynecki, assigné à résidence à Prague. L'affaire crée un incident diplomatique, l'Autriche et la Prusse rappelant leurs ambassadeurs à Bruxelles. Entré dans l'armée française, il combat en Algérie la guérilla d'Abd El-Kader. Puis, envoyé par le prince

Czartoryski à Belgrade en 1848 – et devenant agent triple au service de l’Hôtel Lambert, du gouvernement français et du Royaume de Sardaigne – il cherche à réconcilier les Hongrois avec les Slaves du Sud pour combattre ensemble les Habsbourg. Colonel dans l’armée hongroise pendant la guerre d’indépendance de 1848-49, il sert ensuite de médiateur auprès des Slaves des Balkans pour permettre aux troupes de Kossuth en déroute de rejoindre la Turquie. Dans les dernières années de la vie d’Adam Czartoryski, les rapports des deux hommes se tendent : Bystrzonowski « parle trop » au goût du prince. En revanche, il est toujours apprécié par les Turcs, même si ses talents militaires n’ont pas suffi à défendre la forteresse de Kars, prise par les Russes lors de la guerre de Crimée. De 1858 à 1872, le comte polonais sera l’attaché militaire de la Turquie à Paris. Il meurt entouré du respect de la communauté émigrée de Paris, mais presque réduit à la misère.

Hubert Chudzio explore aujourd’hui d’autres chapitres de l’histoire en étudiant les archives de la Bibliothèque, dont il contribue à dresser le catalogue, toujours grâce à une bourse Zdziarska-Zaleska. Sa thèse portera sur les tentatives de créer des légions polonaises à l’étranger après 1831. Un manuscrit de Ludwik Orlicki, *Les Polonais en Egypte*, 1832-34, lui apporte de nombreux renseignements utiles.

*Cf. l’article sur les émigrés polonais en Avignon, p. 11.

L’Œuvre de Saint-Casimir, dernier refuge de Grands Emigrés

Ils étaient vétérans des campagnes napoléoniennes et surtout de l’Insurrection de 1830, écrivains, poètes, musiciens. Presque tous étaient nobles, mais l’exil les a contraints à vivre et à mourir parfois dans le dénuement. Et ils avaient trouvé refuge dans la maison de l’Oeuvre de Saint-Casimir, au 119 rue du Chevaleret, dans le 13^e arrondissement de Paris. Aujourd’hui, l’institution, tenue par les sœurs polonaises de la Congrégation des filles de Saint Vincent de Paul et qui accueille toujours des personnes âgées, est connue surtout comme l’endroit où le poète Cyprian Kamil Norwid a passé les dernières années de sa vie et où il est mort. Mais dans ses murs ont vécu aussi d’autres membres éminents de la Grande Emigration, le général Józef Wysocki, l’écrivain et traducteur Leonard Rettel, le poète, diplomate slaviste et iranologue Aleksander Chodźko, l’écrivain politique de la Société Démocratique Polonaise Jan Nepomucen Janowski ou encore l’ancien député à la Diète et insurgé Jan Ledóchowski.

Tout ce pan de l’histoire de l’émigration polonaise aurait pu rester relativement inconnu si un professeur à l’Institut d’histoire de l’Université Kochanowski de Kielce, Jerzy Szczepański, n’y avait pas été logé lors d’un séjour d’études à Paris, financé par une bourse Maria Zdziarska-Zaleska. Une religieuse lui a montré le



Jerzy Szczepański

premier livre du registre de pensionnaires. Il a suffi à l’historien d’y jeter un coup d’œil pour comprendre qu’il tenait là une source de choix sur une facette quasiment inconnue de la Grande Emigration. Un projet de recherche a été aussitôt formé, qui débouchera sur un livre. *Les vétérans de l’Insurrection nationale à l’Institution Saint-Casimir de Paris*, ouvrage qui sera édité par la SHLP, contient une introduction retraçant l’histoire de l’Œuvre, suivie de 299 brèves biographies.

Pour les réunir, le professeur Szczepański a fait des recherches dans les archives de la Bibliothèque Polonaise de Paris où se trouve la documentation de l’Œuvre. Parmi les anciennes lettres et factures, on découvre aussi parfois des écrits de grande valeur, comme ceux d’un poète quasiment inconnu, mais pourtant très apprécié par son ami Norwid, Tomasz Olizarowski, auteur d’une quarantaine de pièces de théâtre.

Des bouteilles jetées à la Seine

Les archives de la Bibliothèque sont comme une mer où l'on pêche des bouteilles jetées il y a cent ou cent cinquante ans avec des messages de nos ancêtres. L'homme qui s'exprime ainsi sait de quoi il parle : Marek Troszyński, de l'Institut des recherches littéraires (IBL) de l'Académie polonaise des sciences, grand spécialiste de Słowacki, a exploré les richesses des collections du 6, Quai d'Orléans grâce à des bourses Maria Zdziarska-Zaleska.

Il y a trouvé foule de détails inédits sur la vie quotidienne de la Grande Emigration, vie souvent désespérément grise, faite de petits soucis matériels et de conflits personnels. De contrastes aussi, entre ceux qui écrivaient de belles missives de haute tenue littéraire pour emprunter la somme de deux francs, à peine de quoi se payer un déjeuner, et ceux qui pouvaient perdre une fortune en une nuit à une table de jeu. Certains émigrés se sont lancés dans l'industrie, dans les chemins

de fer ou dans la spéculation en Bourse – Słowacki lui-même a gagné sa vie ainsi – mais d'autres vivotaient autour des « dépôts », sortes de refuges pour soldats émigrés créés auprès de casernes françaises, où les anciens insurgés recevaient une maigre solde.*

Il y a découvert aussi des détails sur la vie de Słowacki, son rapprochement avec Mickiewicz, suivi d'un refroidissement dans leurs relations, sur le fait que l'auteur de *Kordian* avait à Paris un cercle d'admirateurs enthousiastes, dont Zygmunt Szczęsny-Feliński, qui allait devenir archevêque de Varsovie, et Ludwik Norwid, frère de Cyprian.**

Et parfois il arrive que les messages des bouteilles fermées il y a plus d'un siècle trouvent des destinataires bien vivants aujourd'hui. Ainsi, Marek Troszyński a retracé l'histoire de cinq émigrés qui, trouvant la vie



Marek Troszyński

trop chère à Paris, se sont établis à Paimpol en Bretagne, où l'un d'entre eux, Napoléon Poniński, a épousé une riche héritière, Mélanie Morand. Lorsque le chercheur a demandé à ses étudiants d'enquêter sur eux, une jeune femme a retrouvé sur internet une représentante de la famille qui était précisément à la recherche de renseignements sur son arrière-grand-oncle venu de Pologne.

Un échange de messages a suivi, permettant de découvrir que Poniński, après avoir quitté ses camarades de la « République des vieux garçons » de Paimpol, s'est attaché à racheter graduellement l'Abbaye maritime de Beauport, divisée pendant la Révolution Française, et à la restaurer avec soin, et que son souvenir reste bien vivant en Bretagne.

Reste à espérer que cette pêche de Marek Troszyński n'ait pas été la dernière et que ses étudiants viendront un jour lancer leurs filets dans la mer de papiers qui les attend Quai d'Orléans.

*Cf. l'article sur les Polonais en Avignon, p. 11.

** Ce dernier avait tenté de rejoindre ce « cercle » d'initiés, mais n'y a pas été admis, contrairement à ce qu'il devait prétendre par la suite.

Chronique

Notre mécène crée une banque en Pologne

Le principal mécène de la Société Historique et Littéraire Polonaise/Bibliothèque Polonaise de Paris, la Fondation Zygmunt Zaleski, est devenu actionnaire principal d'une nouvelle banque polonaise, **Alior Bank**. Créée par le groupe Carlo Tassara dirigé par le financier Romain Zaleski et dont la Fondation détient 47% du capital, cet établissement doit commencer à fonctionner dans les prochaines semaines. Dans un premier temps, elle doit ouvrir 80 agences dans cinquante principales villes polonaises. A terme, le nombre des agences doit dépasser 400.



Photo : Jean-Marc Moser

Cyprian Kamil Norwid (1821 – 1883), Tête du Christ en profil.
Dessin à la plume, bistre, daté 1856. Collection SHLP/BPP



6, quai d'Orléans

lettre trimestrielle publiée par la Société Historique et Littéraire Polonaise à Paris.

Adresse : 6, quai d'Orléans, 75004 Paris – Tél. : 01 55 42 83 83 – Fax 01 46 33 36 31

E-mail : quaidor@voila.fr

Directeur de la publication : C. P. Zaleski. Conseiller : Jean Offredo. Rédaction : Magda et Michel Viatteau

Photos : SHLP